



Sète et le négoce des vins. De l'ivresse à l'oubli

Stéphane Le Bras

► To cite this version:

Stéphane Le Bras. Sète et le négoce des vins. De l'ivresse à l'oubli. Le patrimoine d'Occitanie, 2018. halshs-01956760

HAL Id: halshs-01956760

<https://shs.hal.science/halshs-01956760>

Submitted on 16 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ceci est une version intermédiaire du texte final. Elle contient probablement des coquilles

Sète et le négoce des vins. De l'ivresse à l'oubli.

Alors que de multiples cérémonies et manifestations viennent glorifier le passé de celle que l'on surnomme l'« Île singulière » (350 ans de la fondation en 1616 ; Escales à Sète chaque année), un secteur d'activité est souvent oublié : celui du commerce des vins, pourtant florissant et dominant jusqu'aux années 1960.

Stéphane Le Bras, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Clermont-Auvergne, Centre d'histoire « Espaces et cultures » (EA 1001)

Didier Taillefer, photographe

Ces dernières années, plusieurs événements sont venus rappeler à la population sétoise le lien fort unissant l'« Île singulière » et le commerce des vins. Fin 2015, la mairie annonçait que l'architecte Rudy Ricciotti – le concepteur du Mucem, à Marseille – venait d'être désigné pour assurer la réhabilitation des chais Dubonnet (quai des Moulins) et les transformer en un centre culturel moderne. Quelques mois plus tard, les chais Saint-Raphaël (à l'angle des rues de la Révolution et Péridier) sont à leur tour sous le feu des projecteurs locaux : abandonnés depuis plus de vingt ans, ils deviennent un lieu d'accueil pour artistes peintres et plasticiens. Sensiblement au même moment, l'été 2016, des milliers d'hectolitres de vin étaient déversés à la suite d'un acte délictueux commis contre un négociant local, inondant les rues, les caves et les parkings de l'avenue du Maréchal-Juin.

Cette actualité, heureuse ou malheureuse, alimente le souvenir d'une activité qui fut florissante pendant plus d'un siècle, faisant la réputation et la fortune de la ville portuaire avant de lentement tomber dans l'oubli.

Sète, « Le port du vin »

Lorsqu'il fait l'historique du port sétois dans son journal, en 1918, Léopold Vivarès, rédacteur en chef du *Midi Vinicole*, l'évoque en ces termes : « Cette a toujours été une immense halle aux vins et jouit sous ce rapport d'installations techniques très importantes. » Il ne fait là que traduire une réalité et une représentation de l'activité du port qui perdure jusqu'au tournant des années 1960. En 1952 par exemple, même tonalité : la chambre de commerce de la ville édite un fascicule, rédigé par son trésorier Georges Sprecher, par ailleurs négociant en vins. Il y évoque « le plus grand port à vin du monde », donnant moult détails sur les équipements, les transactions ou l'activité générale liée au commerce des vins.

Il faut dire que, depuis sa fondation au XVII^e siècle (1666), Sète a toujours eu une relation privilégiée avec le négoce des vins. En effet, dès cette période, la ville est l'une des interfaces majeures permettant l'expédition des vins produits dans le Midi (picardans, muscats, ou claires). Fort logiquement, le port est alors le cadre d'une intense activité, par l'entremise de commerçants locaux ou venus de plus ou moins loin (Montpellier par exemple, mais également d'Europe septentrionale). Pendant près de deux siècles, les débouchés sont nombreux et variés : Paris, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne entre autres. Seule la Révolution et ses conséquences vient amoindrir le dynamisme de la filière, qui reprend vigueur après 1815.

L'activité ne se limite pas à l'exportation des vins produits dans l'arrière-pays languedocien : le port devient très rapidement un lieu de production d'eaux-de-vie diverses et variées, puis un centre prisé des vins d'imitation (« madère français », « malaga français », « porto français », « Bordeaux fantaisie », « vins façon Bourgogne »...) ou de vins de liqueur. Les négociants sétois font alors commerce de deux types de produits : des « vins spéciaux » d'imitation ou de liqueur ; des vins du Midi qui sont soit consommés tels quels, soit utilisés pour remonter les vins plus faibles (en degré et en couleur) issus d'autres régions (Centre, Bordelais, Bourgogne).

Fort de ce savoir-faire spécifique, la réputation de Sète s'accroît, continuant à attirer des négociants venus de tout le pays et de l'Europe. L'Allemand Johan Franke vient ainsi s'installer dans le port au tournant des années 1840, menant un commerce lucratif, bâti sur une intégration sociale faite d'alliances commerciales et familiales prolifiques. Il offre à la ville un kiosque à musique sur l'Esplanade, au cœur de la ville, marqueur fort de sa notabilité et de sa réussite. En dépit de quelques aléas conjoncturels, le port connaît alors une période florissante entre les années 1840 et 1870 ; on voit se multiplier les transactions et les maisons de négoce, quand surgit le phylloxéra.

Découvert dans le Gard en 1861, le puceron ravageur détruit rapidement la vigne méridionale dans les années 1870. Semant désolation et misère sur son passage, il met à bas une économie locale qui, au milieu du XIX^e siècle, s'était quasi exclusivement tournée vers la « viticulture de masse », pour reprendre l'expression du géographe Gaston Galtier. Dans l'Hérault, la production chute des deux-tiers ; dans l'Aude, de moitié. Dans ce contexte et pour répondre à une demande toujours aussi forte (40 millions d'hectolitres consommés par an environ), le port de Sète devient très largement importateur. En 1880, les importations grimpent à 1,8 millions d'hectolitres contre 4 300 hectolitres dix ans plus tôt. Au même moment, les exportations deviennent minoritaires, représentant moins de 10 % des importations au tournant des années 1890. Ce courant est abondamment alimenté par les vins espagnols et italiens dans un premier temps, algériens dans un second : au début des années 1910, ces derniers constituent à eux seuls près de 50 % des importations dans le port sétois.

L'identité de la ville se fige alors pour une cinquantaine d'années. Port d'importation et de fabrication (de vins d'imitation ou de liqueur, d'eau-de-vie, d'absinthes, de vermouths), interface d'écoulement de la viticulture méridionale, Sète est le centre d'un commerce prospère qui domine l'économie locale, le paysage urbain et sa sociabilité.

Des tonneaux partout. Sète dans le premier XX^e s.

L'abondante iconographie du début du XX^e siècle permet de mettre en lumière l'incessante activité d'un négoce sétois, entre terre et mer, toujours en lien avec l'eau. Port en eau profonde, Sète peut accueillir des bateaux de tonnage varié, pratiquant le cabotage ou venant d'horizons plus lointains. En outre, la ville est parcourue par un dense réseau de canaux. On s'y déplace sur des gabares, embarcations à fond plat, mues par des voiles ou une perche (« gaffe ») puis plus tard un petit moteur. Enfin, ouverte sur l'étang de Thau, Sète dispose d'une liaison directe avec d'autres petits ports expédiant vins blancs (Marseillan) ou fabriquant de la futaille (Mèze).

Ce lien aquatique – et non pas seulement maritime – explique une grande partie du mode de transport des barriques. Les vins, importés ou expédiés, sont jusqu'aux années 1940-1950 régulièrement convoyés par des centaines de barques qui font d'incessants allers-retours entre les quais, eux-mêmes constamment encombrés de futaille et d'ouvriers chargeant et déchargeant les embarcations.

Ces quais sont dominés par les maisons de négoce, lieux d'impulsion du commerce des vins. Elles surplombent les canaux, souvent sur trois étages et avec une particularité commune au négoce viticole : le partage des activités. En effet, le bâtiment est à la fois lieu d'entrepôt, de

traitement, de confection des marchandises, mais également de gestion commerciale ou administrative et de vie. Il est ainsi fréquent de retrouver au début du XX^e siècle les chais au rez-de-chaussée, les bureaux au second étage, les habitations au troisième et quatrième. Cette organisation spatiale est encore particulièrement bien visible de nos jours sur l'ensemble des quais où abondait le négoce : quais de Bosc, Vauban, Herber par exemple.

Les marchandises sont, avec des variations selon les périodes, expédiées vers la clientèle par le biais des deux réseaux de chemins de fer présents en ville (*Paris-Lyon-Méditerranée* et *Compagnie du Midi*), la route (notamment celle de Montpellier) ou les canaux (de Cette au Rhône principalement). Le paysage urbain est dès lors souvent encombré de charrois transportant les tonneaux vers les gares, elles-mêmes colonisées par les wagons-réservoirs, en bois (foudre) dans un premier temps, en inox (container) par la suite. Certaines maisons sont même directement reliées aux trois modes d'expédition, disposant d'un accès direct à la route, au canal et un embranchement ferré particulier.

Les sociétés ou les familles les plus puissantes – ou celles qui veulent rayonner plus que les autres – soignent tout spécialement leur façade. On y découvre parfois des sculptures (bas-reliefs et consoles de balcons) liées à leur activité et affichant leur prospérité. Plus souvent, les armoiries familiales ornent le linteau des portes d'entrée, voire les frontons. Certaines maisons rivalisent d'inventivité pour se démarquer, telle la maison J. Euzet dont la façade domine le pont de la Civette avec son enseigne aux parements bleu et or et une grille en fer forgé rehaussée des initiales de son patron, frère de l'ancien maire de la ville. D'autres familles s'installent en plein centre, dans des hôtels particuliers haussmanniens, souvent autour de l'Esplanade où se tient tous les mercredis le marché aux vins, à proximité du *Bar du Commerce* (actuelle brasserie *Le Flore*) où se concluent à l'abri des regards et des oreilles certaines transactions.

Ceux qui ont le plus réussi investissent dans les années 1910 puis durant l'Entre-deux-guerres des habitations à l'écart de l'hyper-centre : c'est le cas de Jean Prats qui fait construire, en bas du mont Saint-Clair, la « villa Marie-Louise ». Prats est l'exemple même du notable sétois de cette période. Marié à l'héritière de la famille Mounet (déjà investie avec succès dans le commerce des vins), il fonde *Cazalis & Prats* avec son beau-frère en 1892, société qui devient l'une des plus importantes de la ville. Mais son rayonnement dépasse la seule activité commerciale. Président du tribunal de commerce de la ville (1904-1908), il devient président de la chambre de commerce en 1909, jusqu'en 1933. À la tête du syndicat des vins sétois, il défend énergiquement les intérêts locaux, mais également régionaux lorsqu'il accède à la présidence du syndicat national entre 1928 et 1931. Interlocuteur privilégié des autorités nationales, c'est l'une des plus grosses fortunes méridionales lorsqu'il décède en 1951.

Modernité, dépendance et inaltérable effacement

Le commerce des vins à Sète a toujours eu un rapport ambivalent à la modernité. Source de progrès – et donc de profit –, il est également à l'origine de l'effacement du négoce local. Prenons l'exemple du chemin de fer. La ligne de Sète à Montpellier (1836) est la première construite en France pour un usage non-industriel. Symbole de modernité, elle engage fatalement la ville dans un processus de dépendance très fort vis-à-vis de l'extérieur, servitude commerciale qui se poursuit et s'accroît pendant les décennies suivantes. De fait, si la ligne de chemin de fer développe les relations économiques entre la capitale régionale et le cinquième port français, elle facilite également l'afflux de nouveaux commerçants dit « les Montpelliérains ». La ville devient alors le centre d'une immigration et d'une sujétion économiques qui se soldent dans les années 1920 par la perte de toute autonomie commerciale. Durant cette décennie, la *Compagnie des vins d'Algérie et du Midi* (en partie contrôlée par la maison d'alimentation parisienne *Félix Potin*) installe ainsi son principal bureau d'achat et des chais sur place. De son côté, *Saint-Raphaël* passe un partenariat avec *Cazalis & Prats* :

désormais ces derniers fabriqueront à Sète le quinquina de la société parisienne à la réputation grandissante. *Dubonnet*, l'autre grande entreprise parisienne qui disposait déjà de chais face à la gare du Midi, quai Vauban (quai du Pavois-d'or aujourd'hui), en fait construire de nouveaux, ultra modernes et gigantesques (250 000 hl), quai des Moulins.

À partir de l'Entre-deux-guerres, les plus importantes sociétés sont alors extérieures à la ville (*Dubonnet*, *Saint-Raphaël*, *Noilly-Prat*, *CGVMA* pour citer les plus connues). C'est un phénomène qui s'accroît dans les décennies suivantes quand les restructurations affaiblissent et isolent le négoce local face aux grands groupes : au tournant des années 1960, *Dubonnet* fusionne avec *Violet Frères* (qui fabrique le « Byrrh ») et *Cinzano* pour fonder la *CDC* (*Compagnie générale des produits Dubonnet Cinzano*) qui ouvre à Sète une succursale de plus de 200 000 hectolitres. Dans le même temps, le gouvernement affiche son souhait de réduire les circuits de distribution, ciblant le trop grand nombre d'intermédiaires : c'est la victoire des circuits courts d'alors, c'est-à-dire la grande distribution. Face à leurs centrales d'achat, ni les épiciers, ni leurs principaux fournisseurs, les négociants, ne peuvent résister. D'autre part, les Sétouais eux-mêmes quittent le métier, voire la ville, comme Maurice Taillan qui délocalise à Paris le siège social d'une maison sétouaise ancienne et prospère.

À partir des années 1950, avec la généralisation des « pinardiers » (bateaux transportant le vin en vrac dont le premier, *Le Bacchus*, avait fait son entrée à Sète en 1935), la quasi-totalité des chais sont désormais équipés de pipelines. L'activité de transbordement s'éteint, en même temps que la main-d'œuvre, tandis que petit à petit, les maisons de négoce disparaissent. Elles quittent l'hyper-centre (et notamment le quai de Bosc où elles étaient concentrées) pour les quais plus éloignés (quai d'Alger par exemple où subsiste jusqu'aux années 1990 la maison *Bonfils* ou le couple quais des Moulins/route de Montpellier). Après l'indépendance algérienne, dans un retour de balancier, les vins algériens sont à leur tour remplacés par les vins espagnols et italiens. Signe d'une inaltérable érosion, de près de 140 maisons en 1900, on est passé à moins de 60 au début des années 1970 et moins d'une dizaine aujourd'hui, quasi exclusivement spécialisées dans l'importation.

Cet effacement s'explique aussi parce que, dans la région et au sein de l'administration locale, on a choisi de valoriser d'autres activités, plus porteuses et à l'image plus séduisante, comme le tourisme ou la pêche. Au même moment, des années 1970 aux années 1990, la viticulture locale connaît une nouvelle crise, alors que s'effondre la consommation de vin dans le pays. Petit à petit, le négoce local doit faire face à des forces contraires qui le font disparaître.

Symbole fort de cette éclipse commerciale, les chais *Noilly-Prat*, dont l'imposante façade ornementée dominait le canal à l'entrée nord de la ville sont détruits dans les années 1970. De même, quai des Moulins, les chais *Dubonnet* – qui avaient eu les honneurs de la presse nationale dans les années 1920 – sont rachetés par les adversaires commerciaux du négoce, des coopérateurs, avant d'être désaffectés au tournant des années 2000. Ils témoignent de l'abandon d'un patrimoine et de l'oubli d'une activité dont seuls de rares vestiges longtemps négligés (quais d'Alger ou Paul-Riquet), des bâtiments réhabilités (rue de la Douane, quais Aspirant-Herber ou François-Maillol) ou quelques noms de rue (des Vermoutheries ou Périolier par exemple) rappellent la riche et profonde histoire dont quelques acteurs locaux commencent, semble-t-il, à prendre conscience.